

# NAHAR MISRAÏM

## *BULLETIN DE LIAISON*

de l'Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Culturel des Juifs d'Egypte

JUIN 2002 N° 11

ISSN: 0249-8073

E-MAIL: [aspceje@ifrance.com](mailto:aspceje@ifrance.com)

Secrétariat: André COHEN, 8 rue des Tanneries, 75013 PARIS  
Tél. : 01 45 35 29 86

### **RENCONTRE DU 9 JUIN 2002.**

Notre rencontre du dimanche 9 juin 2002, au Centre Bernard Lazare (CBL) s'est tenue sous le triple signe de l'amitié, de la convivialité et de la bonne humeur. Cette rencontre comportait l'Assemblée Générale de notre association (voir le compte rendu page 14), le repas oriental et enfin la conférence de Robert Solé interviewé par Simone Douek

Si l'assistance était encore peu nombreuse au démarrage de l'Assemblée Générale, elle atteignit près d'une cinquantaine de personnes une heure plus tard, quatre-vingts personnes pour le déjeuner et une centaine de personnes pour la conférence de Robert Solé.

Avant le déjeuner, Judith Hassoun nous a présenté le catalogue, réalisé à la demande de Pascale Hassoun et de ses enfants, sur la bibliothèque moyen-orientale de Jacques Hassoun, bibliothèque comprenant livres, revues, cartes postales et photos. La collection dans son ensemble a été archivée pour qu'elle puisse être connue du public le plus large. Le catalogue est vendu au prix de 10 euros. Les ouvrages pourront être consultés sur le site internet <http://www.bibliohassoun.org> auquel sera associé un moteur de recherche.

Toujours avant le déjeuner, Mickaël Parienté, éditeur, nous a présenté l'édition française du dernier livre de Ada Aharoni, écrivaine israélienne, née en Egypte, et intitulé « *Du Nil au Jourdain* ». Ce récit romanesque et historique est basé sur les versions hébraïque et anglaise. Nous regrettons que l'éditeur ait supprimé, dans la version française, certains passages décrivant la vie des Juifs en Egypte.

Victor Douek, médaille d'or de la Ville de Paris, a exposé quelques unes de ses œuvres : des médailles et des reproductions. Déjà célèbre en son temps en Egypte, il nous a présenté, en particulier, deux toiles et divers portraits à la mine de plomb réalisés lors de son internement dans le camp de Huckstep en 1948/1949. Pour obtenir ses médailles, se renseigner à la Boutique de la Monnaie de Paris, 2 rue Guénégaud – 75006 Paris – Tél. 01 40 46 58 58.

Le repas égypto-libanais, étape capitale de cette journée, fut, très apprécié par la grande majorité des convives : houmous, baba ganouche, taboulé, foul, falafel (taamieh), kobéba et baklava. On s'y croirait ! Ce fut aussi l'occasion de bien bavarder et de se retrouver.

A 15 h 30 , nous eûmes enfin le grand plaisir d'entendre Robert Solé, interrogé par Simone Douek, nous parler du « *Dictionnaire amoureux de l'Egypte* ». L'assistance, très à l'aise, a largement participé aux échanges avec l'auteur. Ce fut un plaisir d'admirer l'aisance du conférencier, son érudition et sa très agréable simplicité de ton. On l'aurait volontiers écouté encore plus longtemps !

En fin de journée, les participants se sont quittés contents et satisfaits, nous l'espérons, des nombreux échanges qu'ils ont eus, lors de cette rencontre.

La rédaction

Les rencontres amicales au Centre Communautaire de Paris, n'auront pas lieu pendant les mois de juillet, août et septembre.

Elles reprendront à partir du mois d'octobre. Vous serez informés des nouveaux rendez-vous dans notre prochain bulletin.

## L'ÉCOLE DE MON ENFANCE (Moïse de Cattaoui Pacha)

(souvenirs d'une enfance studieuse et heureuse)

Dans les quartiers de Sakakini et Ghamrah, au nord du Caire, la plus célèbre école juive était l'école Moïse de Cattaoui Pacha. Elle était jumelée avec l'école des filles Marie Suarès dont elle était mitoyenne. A Cattaoui, les classes primaires jusqu'à la 6<sup>ème</sup> étaient réservées aux garçons et les classes secondaires de la 7<sup>ème</sup> à la 9<sup>ème</sup> (telle était la nomenclature en ce temps) étaient mixtes. Inutile de préciser que les jeunes garçons dont j'étais, rêvaient sans cesse d'accéder aux classes secondaires pour, enfin, côtoyer, les jeunes et coquettes demoiselles sur les mêmes bancs.

Cette école dépendait de la fameuse Alliance Israélite Universelle, fondée en France en 1860 par des notables juifs français qui avaient pour idéal, tant de répandre parmi les communautés juives à l'étranger la civilisation et l'humanisme de la France, que de permettre aux couches de la petite bourgeoisie juive dans ces communautés d'accéder à l'enseignement de la langue et de la culture françaises. Des professeurs et des éducateurs étaient recrutés en France et envoyés dans les établissements de l'A.I.U. dans les différents pays du bassin méditerranéen pour accomplir leur mission en compagnie de professeurs recrutés sur place.

L'école était située au carrefour de la rue Saïd où j'habitais et de la rue Sakakini. Celle-ci partait du rond point de même nom, petit terrain circulaire entièrement occupé par un château d'opérette qui nous fascinait quand nous nous promenions autour. La famille Sakakini qui lui avait donné son nom l'habitait encore. La rue aboutissait au midâan (place) du Dâaher ainsi nommé parce que s'y trouvaient les ruines d'une ancienne forteresse du temps des mameluks, dont le célèbre « El Zâaher Beibars », Zâaher étant devenu Dâaher. On l'appelait également *Madbahh el Enguéliyze*, Boucherie des Anglais, qui y avaient créé un abattoir. Entouré de douves asséchées que franchissaient plusieurs pont levis, on y avait aménagé un jardin et des jeux d'enfants.

Un peu plus loin que l'école Suarès, qui y faisait suite et de l'autre côté, un bâtiment mystérieux nous terrorisait. C'était aussi une école, celle de l'Ordre de Notre Dame de Sion. L'on chuchotait que cet ordre avait été créé dans le but de convertir les petites juives et sauver leurs jeunes âmes pour les destiner au Royaume des Cieux. Cet établissement hantait les cauchemars des parents juifs. Les miens me recommandaient sans cesse, si je venais à le longer, de passer sur l'autre trottoir, craignant que l'on ne m'enlève et que je ne disparaisse dans je ne sais quel monastère.

Mes parents m'avaient inscrit à Cattaoui dès l'âge de 4 ou 5 ans, et l'on m'avait placé au jardin d'enfants logé

dans les locaux de l'école des filles. J'avais pour institutrice Mademoiselle Shiffra qui était née en Palestine. En plus des chansons juives que nous apprenions avec un bel enthousiasme, elle nous enseignait ... l'hébreu qui devint ainsi pendant une bonne année ma troisième langue maternelle, après le français et l'arabe. Le plus marquant souvenir de cette période bénie fut la pièce de théâtre que Mlle Shiffra monta, (elle le faisait chaque année), au moment de la fête de Pourim, et dont les dialogues étaient essentiellement en hébreu Gros bébé joufflu, je fus sélectionné pour interpréter le roi Assuérus (*Ahashvérosh Hamélékh*). L'on m'avait coiffé d'une belle couronne en carton doré (comme celles que l'on vous offre avec les galettes des rois), et avais à mes côtés, une ravissante petite fille blonde aux yeux bleus qui incarnait la reine Esther (*Esther hamalka*). Une superbe photo prise en son temps avait fixé pour l'éternité l'image de cet événement, mais cette éternité s'est achevée avec la perte tant regrettée de ce document.

Le directeur de l'école s'appelait Monsieur Mehrez. Il appartenait à une famille respectable dont on disait qu'elle était apparentée au charismatique Grand Rabbin d'Égypte, Haïm Nahum Effendi. Je le vois encore quand, à chaque rentrée des classes, il recevait mon père que j'accompagnais, pour discuter longuement de la délicate question de ma scolarité. (On disait les « écolages »). Ah ces écolages ! Bien plus tard je me suis rendu compte de quel poids ils pesaient sur le budget des familles. Et chaque fois que l'économiste Monsieur Setton passait de classe en classe pour rappeler à un enfant que ses parents avaient tardé à les acquitter, je me terrais sous mon banc, tremblant de peur et de honte à l'idée qu'il pouvait m'appeler à mon tour.

Tous les matins la cloche de l'école rassemblait les élèves qui se mettaient en rangs par classe. La minute d'hygiène : les professeurs passaient alors dans les petites classes pour vérifier les tenues des élèves et la propreté des mains. Il fallait présenter ses doigts légèrement pliés, poignets tournés vers le haut. Gare aux ongles « en deuil », dont la crasse soulignait en noir le bout des doigts. Ensuite la minute religieuse : un élève du secondaire sortait alors et récitait à haute voix la prière classique juive du *Shémâa' Yisraël* (le *pater noster* des juifs), que certains accompagnaient à mi-voix. Cela terminé, les rangs s'ébranlaient et nous regagnions nos bancs.

L'école avait bonne réputation, tant en raison de la valeur des enseignants que pour la bonne tenue de ses élèves parmi lesquels il y avait peu de têtes brûlées. J'avais en ce qui me concerne une telle soif d'apprendre

que j'avalais à longues goulées tout le savoir qui m'était dispensé sans compter. Parce que du savoir, on en déversait en veux-tu en voilà. L'enseignement pléthorique comportait la religion juive (Professeur *Adon Davilah*), la langue hébraïque (Professeur *Adon Meïr Dahan*), la langue française, syntaxe et analyse logique, ( Professeurs Mr. Octave Piot et Mlle Manadily), la littérature française (Professeur Monsieur Fargeon), la langue arabe (professeur *ostâz Abdallah*) les mathématiques, la biologie animale et la botanique (Professeur Mr. Haïm), la géographie et l'histoire de France, (nos ancêtres les Gaulois), (professeur Monsieur Léger), l'histoire et la géographie d'Egypte (Professeur Mr. Wolfson), et plus tard des rudiments de langue anglaise (Professeur Madame Aboulafia). Vers 1935, nous bénéficiâmes de l'enseignement de la langue italienne par les soins du ministère italien de la culture (devrait-on dire de la propagande ?) de Mussolini. C'est ainsi qu'arriva un jour, une superbe walkyrie blonde et agressive Mademoiselle Messadaglia qui exigeait quand elle pénétrait en classe, que nous nous dressions et lui rendions son salut fasciste en levant le bras tendu.

Je ne sais si après un tel bourrage de connaissances nous avions la tête bien faite mais elle était bien pleine. Quant à moi, bénéficiant d'une belle capacité mnémotechnique et d'une faim insatiable de tout savoir que l'on mettait à ma portée, j'avalais tout, tout, tout, et en retenais une belle partie. Jusqu'à ce jour je garde une reconnaissance émue à l'égard de l'école de mon enfance d'avoir si bien meublé mon esprit. Quand même, quelle aberration. Songez, que nous devions savoir dessiner de mémoire la carte de l'Egypte et celle de la France, le cours du Nil et de ses affluents de même que des cinq fleuves de France et de leurs rivières,. Nous devions décrire l'itinéraire d'une péniche allant de Sète jusqu'à je ne sais quelle ville du Nord en utilisant les fleuves, les cours d'eaux ainsi que les canaux creusés par l'homme pour relier une voie fluviale à l'autre, connaître les principales familles de plantes, les différentes races d'animaux vertébrés et invertébrés, résoudre en un temps record toutes sortes de problèmes de robinets et de baignoires qui perdaient leur eau, ou de trains allant à la rencontre l'un de l'autre, apprendre de nombreuses récitations dans les quatre langues, que sais-je encore.

Nous avions également une heure de gymnastique enseignée par un professeur venu de France, Monsieur Bardoux, bel athlète légèrement défraîchi, sorti du Bataillon de Joinville, qui, pour nous apprendre à marcher au pas, nous faisait chanter en cadence un air de son pays, « C'est nous, les gars de la Marine (! ?) ». Ah ! J'oubliais. Nous avions en plus un géant soudanais d'un noir de jais, le sheikh Gharib, qui nous enseignait la calligraphie arabe ainsi que l'usage du *qalam*. Nous apprenions à dessiner les « arabesques » (c'est bien le mot de circonstance) des lettres arabes dans les différents styles. Et tout cela était dispensé à des jeunes d'un âge allant jusqu'à 13 ans !

Au beau milieu de ma scolarité, nous changeâmes de directeur. C'est ainsi qu'un beau jour, débarqua de

France, Monsieur Roger Moline. Il se présenta à nous un matin devant toutes les classes réunies. Il était de petite taille, se tenait bien droit pour ne pas perdre un centimètre de son 1m.50. Il était roux comme il n'est pas possible de l'être. Le front haut dégagé d'une chevelure frisée, un peu de couperose aux joues, un binocle derrière lequel on voyait deux yeux d'un bleu de porcelaine pétillants d'intelligence. Sous une moustache en brosse bien taillée, un sourire qu'il avait constamment aux lèvres découvrait une dentition éclatante. Il était tiré à quatre épingles, et semblait sortir d'une gravure de mode. Il avait la voix haut perchée, chantante, un peu métallique, et bien entendu s'exprimait en un langage châtié qui faisait notre admiration. Sous ses dehors courtois il avait une main de fer mais il portait à ses élèves une sollicitude jamais démentie.

J'avais la chance de faire partie d'une classe particulièrement bien pourvue en bons élèves, et la compétition pour les premières places était rude. Le point d'orgue de cette compétition dépassait les limites de notre école puisqu'elle se situait au niveau du Certificat d'Etudes Primaires délivré par l'Education Nationale Française. Le « major » de l'examen recevait la médaille d'or. Nous en rêvions tous. Quand, avec les élèves des autres établissements de la capitale nous passâmes cet examen, le jury décida qu'il n'attribuerait pas, cette année, de médaille mais délivra six « mentions : bien » et notre classe, à elle seule, en récolta la moitié, alors que l'école Abraham Bétësh à Héliopolis, celle du Sébil à Abbassieh et je ne sais plus quel autre établissement n'en obtinrent qu'une. Nous étions en 1935.

L'école comptait environ 200 élèves. Pendant la récréation, l'espace était un peu limité. Souvent, les grandes classes pratiquaient un jeu auquel elles défiaient les plus jeunes élèves. Pilosophe, et les grands gaillards, Fassi et Boyder, entre autres, se lançaient en de longues passes, une vieille balle de tennis, que nous les jeunes, essayions de capter au vol. Quand par miracle nous arrivions à leur subtiliser la balle, c'étaient des cris de joie, et, à notre tour, nous nous lancions l'objet de nos convoitises, avec peur et fébrilité en essayant de le garder le plus longtemps possible et ainsi de suite jusqu'à la fin de la récréation.

Dans la cour, une boutique tenue par les parents d'un de mes camarades, Gaon, délivrait des bonbons, chocolats, sandwiches et boissons, dont la célèbre limonade gazeuse « Spathis ». Hors de l'école et de l'autre côté de la rue, ma caverne d'Ali Baba, la boutique de Saad. Il y vendait de tout : des livres et des cahiers, des crayons et des gommés, des bricoles et surtout des friandises, pâtes d'abricot pour fabriquer des cornets dans lesquels on aurait mis un glaçon, « caca chinois » (ancêtre du carambar), des confiseries, et aussi des « dôms », fruits secs et fibreux dans lequel on mordait avec délectation. Souvent, quand je ne pouvais m'offrir une gâterie, je passais de longues minutes à contempler ces merveilles dans la vitrine.

Un événement qui me laissa une forte impression, eut lieu un jour de 1934 ou 1935 où arriva dans notre classe, une jeune homme noir comme la nuit. C'était, j'appris plus tard, un fallacha. Il était membre de cette tribu de juifs d'Abyssinie, dont on disait qu'ils étaient les descendants des fruits des amours du Roi Salomon et de la Reine de Saba. Nous étions fascinés par la couleur luisante de sa peau mais nous nous y habituâmes à la longue et nous n'y avons plus prêté attention. Ce garçon, Jacob Tadès, eut, par la suite, une remarquable carrière. Après avoir suivi pendant 5 ans les cours de l'école et obtenu le brevet d'études secondaires, il regagna son pays. Plus tard il occupa les fonctions de Ministre de l'Agriculture puis de Ministre de l'Economie sous le règne de l'Empereur Haïlé Sélassié. Après la chute du régime il passa par Israël où mes camarades de classe, Samy Shemtov et Abram Cohen le rencontrèrent et passèrent un moment en sa compagnie.

Un autre événement qui marqua nos jeunes années, fut notre prise conscience toute approximative des méfaits de l'antisémitisme survenu en Allemagne. Une organisation encore inconnue de nous, la L.I.S.C.A., Ligue Internationale Scolaire Contre l'Antisémitisme nous adressa des orateurs qui essayèrent de nous documenter sur ce redoutable phénomène qui s'était produit dans ce pays dirigé par le parti nazi de Adolf Hitler. Tous les juifs d'abord, tous les démocrates ensuite, devaient lutter contre ce fléau. Pour l'heure la contribution des jeunes élèves se limitait à boycotter (mot que nous découvriions à ce moment) tous les produits venant d'Allemagne. Nous pourchassions alors sans relâche ceux qui utilisaient les crayons allemands, de la fameuse marque « Faber » pour les briser en deux quand ils nous tombaient sous la main. Monsieur Moline nous réunit un jour pour nous expliquer le national socialisme allemand et ses dangers, mais notre conscience politique balbutiante était incapable d'en apprécier l'étendue et la gravité. Il n'empêche que cette menace qui pesait sur les juifs, bien que située à des centaines de kilomètres de nous, créait en chacun de nous, un sentiment d'inquiétude peut être imprécis mais bien réel.

Nous avions en général un grand respect pour nos maîtres qui accomplissaient leur mission d'éducation comme on aurait exercé un apostolat. Leur dévouement et leurs encouragements nous aiguillaient sans cesse, et nous nous efforcions avec une belle conscience de nous montrer dignes de leur confiance. La lutte pour les premières places créait ainsi une émulation constante entre nous. Certains d'entre nous avaient des rapports d'amitié qui créèrent des liens qui ont subsisté longtemps après notre vie scolaire. Il y avait un esprit « Cattaoui » que l'on ne retrouvait pas toujours dans les autres établissements et qui se perpétua longtemps dans l'Amicale des Anciens Elèves de l'école.

Nos professeurs dans leur diversité formaient une galerie de portraits qui ont impressionné de manière indélébile nos jeunes mémoires. Monsieur Haïm, en était le plus respecté. Il nous enseignait les sciences et les mathématiques. Petit, brun et râblé, les cheveux

poivre et sel rejetés en arrière, il portait des lunettes aux verres épais. Il avait le pas rapide, la parole tranchante et nasillait quelque peu. Il nous enseignait la méthode d'approche pour trouver rapidement la solution des problèmes de mathématique. Mais surtout, il n'avait pas son pareil pour nous apprendre le calcul mental. Multiplier ou diviser un chiffre par 5, par 25 ou par 125, était pour lui et bientôt pour nous un jeu d'enfants. Depuis, j'ai toujours surpris pour ne pas dire épaté mes interlocuteurs quand je leur donnais sur le champ le résultat d'une multiplication ou d'une division mentalement, pendant qu'ils s'employaient laborieusement avec leur règle à calcul à en trouver la solution. Les fractions, le calcul d'intérêts ou de pourcentages ne présentaient pas de difficulté pour moi, et j'en donnais la réponse sans l'aide d'une machine ou d'un crayon. Et ça, nous le devons tous, à Monsieur Haïm.

Monsieur Dabilah, nous enseignait la religion et la bible. Heureusement, car sans lui je n'aurais pas connu l'épopée du peuple juif dont je devins passionné ; je portais un culte à ses héros immortels. Le roi David en tête, les Patriarches, le roi Salomon, Samson, Joseph, et surtout Moïse, demeurent bien présents dans ma mémoire. Comme Mr. Dabilah était le chantre dans la synagogue voisine, il nous demandait de ne pas désertier les offices et vérifiait *de visu*, si tout le monde était présent. Le lendemain gare aux resquilleurs qui n'avaient pas d'excuse valable.

Mademoiselle Manadily, jeune personne timide et effacée, était très myope. Elle essayait avec application de nous inculquer le maniement de la langue française. Grâce à elle, chaque exposé ou rapport que j'ai été amené à rédiger plus tard dans ma vie professionnelle, a comporté inévitablement une présentation (elle disait : une introduction), un développement et une conclusion. Elle traquait impitoyablement toutes les formes paresseuses de description. « Jamais de verbe être ou avoir. Ne pas dire : Dans le coin il y **avait** une armoire, mais : une armoire **occupait** le coin de la chambre, etc... De plus, elle insistait sans arrêt auprès de nous pour la recherche et l'utilisation du terme propre dans nos rédactions pour la bonne compréhension de nos écrits. Quelques uns parmi les élèves les plus turbulents, profitaient sans vergogne de son manque de sévérité. Elle avait un jour surpris ce voyou de Katz, (gentil mais un peu canaille) en train de pétrir un morceau de glaise pour en faire un.. pénis. Qu'est-ce que c'est ? lui demanda-t-elle ? Un minaret , Madame ! ! ! Pis, un jour, victime d'un geste obscène d'un de ses camarades, le même Katz s'écria : Mademoiselle il me **fait** ( ! ? ) des mauvaises paroles. « On ne dit pas il me fait, mais il me dit ! » rectifia Mlle Manadily. « Mais non ! Mademoiselle, il me fait ! » Mais ces incidents étaient exceptionnels puisque, d'une manière générale, tous les élèves étaient studieux, calmes et sans aucun esprit de fronde ou de manque de respect à l'égard de nos professeurs.

Monsieur Fargeon, personnage corpulent et imposant, grand visage buriné creusé de rides, et front haut surmonté d'une chevelure frisée nous enseignait la

littérature française et la récitation. Il avait été acteur et de fait, il avait le geste large, la foulée ample et une voix qui portait haut et fort. Il pénétrait en classe comme on entrait en scène et nous faisait un grand signe de la main. Il sévissait impitoyablement contre notre propension à débiter nos textes d'une voix monocorde et insistait pour que nous mettions du sentiment dans nos déclamations. Il était affublé d'un drôle de tic. A tout moment, il levait haut la main droite et passait sa paume sur le front, puis les yeux et l'abaissait ensuite sur ses narines qu'il pinçait et, discrètement en fouillait l'intérieur, en jetant loin devant lui le résidu de ses fouilles puis il amenait sa main refermée à hauteur de la poche droite de son veston et la tapotait de deux coups brefs. Nous retenions mal nos fous rires en l'observant. Les mauvaises langues racontaient qu'il avait été, en son temps, délesté de son portefeuille par un habile pickpocket et depuis, voulait s'assurer tout le temps que son portefeuille était toujours là.

Monsieur Léger nous enseignait la géographie et l'histoire de France. Ce grand colosse nous impressionnait par sa stature. Il avait un cheveu sur la langue mais nul n'aurait osé se moquer de lui. Il avait également un humour à froid qui nous glaçait. Un jour, remarquant le peu d'attention que portait à son cours un de ses élèves il le réprimanda. « Monsieur, » dit le garçon, « c'est parce que j'ai mal aux dents. » - « Vous savez quel est le remède pour un mal de dents », répondit Monsieur Léger, « vous prenez une belle pomme, vous y plantez vos dents et vous vous asseyez sur un réchaud allumé. Quand la pomme est cuite, vous n'avez plus mal ! ! » Stupeur dans la classe !

Monsieur Piot, Octave de son prénom, était un personnage singulier. D'origine belge, il était grand et sec, le visage anguleux, taillé à coups de serpe. Il arrivait à l'école en vélo et là, il ôtait soigneusement les pinces qui retenaient les pattes de son pantalon et rangeait l'engin chez le gardien. Il avait une façon bien à lui de prononcer le son « ille », appelant ceci un « l » **mouillé** ! Nous étions stupéfaits de l'apprendre n'ayant jamais entendu ceci ailleurs. Quand un élève particulièrement paresseux l'irritait, il lui donnait une grande claque (les punitions corporelles étaient fréquentes en ce temps mais heureusement à Cattaoui elles étaient rares) et lui disait avec son inimitable accent d'outre Quiévrain : « Tu es une andouille, mon garçon, tu es une nouille mon garçon. Tu fais le mariole, **paie** ! » Nous cachions mal alors nos ricanements.

Le *cheikh* Gharib, était lui aussi d'un superbe gabarit. Il était soudanais pur sang et la preuve en étaient les 3 cicatrices verticales qu'il avait sur chaque joue, et qui étaient le signe des enfants de la Nubie. En Egypte on appelait ceci *Meyya wé hedâashar* (cent onze : 111), ce chiffre s'écrivant en 3 droites verticales ! Il nous racontait parfois des histoires soudanaises avec l'accent inimitable de ce pays. Il nous enseignait l'art millénaire de l'écriture arabe. Il utilisait un roseau spécial (*qalam bast*) qu'il taillait avec soin et dans des tailles de pointe selon le style voulu (*réq'ah, naskh ou soloss*) Pour un colosse il était plutôt débonnaire, mais si quelqu'un

encourrait sa mécontentement, il rentrait dans une colère froide et terrible et il assénait un coup de poing puissant sur le dos de l'imprudent. Quand, pour illustrer son enseignement, il écrivait quelques mots sur nos cahiers, nous avions l'impression que les mots écrits avaient été imprimés, tant il atteignait la perfection dans son art. L'on disait de lui, que dans la célèbre corporation des calligraphes au Caire, il occupait le deuxième rang.

Notre professeur d'histoire et de géographie d'Egypte, *Adon* Wolfson, était un ashkénaze grand, gros et ventripotent. Il nous contait les mystères de l'Egypte des pharaons et leurs innombrables dynasties, l'épopée des troupes arabes colportant la parole d'Allah transmise par Mohamed, les nombreux califes, la conquête de l'Egypte par Amr ebn el Āass et la création du Caire etc... Si nous l'écoutions avec intérêt c'est que l'histoire qu'il nous faisait découvrir était passionnante. Lui aussi, puissant et coléreux, ne supportait pas la contradiction ni le désordre en classe. Il appelait le malheureux élève indiscipliné et lui tordait le bras jusqu'à ce qu'il se mette à genoux et le bourrait de coups en sifflant entre les dents en hébreu ! *ashpa atta* (tu es une ordure).

*Ostâaz* (maître) Abdallah, notre professeur de langue arabe, semblait être venu directement d'un village du Delta, tant il était peu distingué aussi bien dans sa tenue que dans son langage traînant et truffé d'expressions triviales. En classe, il gardait, vissé sur la tête, son *tarbouche* crânement incliné sur la gauche. Nous le désespérions tant nous avions de peine à apprendre les récitation arabe, dont la langue difficile et rébarbative, avait raison de nos efforts. L'arabe littéraire étant peu pratiqué et si différent du langage parlé des rues, nous avions l'impression d'apprendre le sanscrit ou autre langue inaccessible de ce genre. Bref, retenir en mémoire une longue récitation et la débiter quand il nous appelait au tableau était une épreuve redoutable à laquelle nous espérions, chacun de nous, échapper. Quand, un beau jour, arriva dans notre classe, un petit albinos, chétif et à la peau transparente, aux yeux clairs et agités de clignements nerveux. L'intégralité de ses poils était d'un blanc éclatant : cheveux, cils, sourcils tout était décoloré. Appelé au tableau, il débita d'un trait et à une cadence incroyable, les 4 strophes et refrains de la redoutable récitation, avec un accent affreux qui rendait les mots incompréhensibles d'autant qu'il avait un cheveu sur la langue. Quand il reprit son souffle à la fin, un silence flotta sur la salle et le professeur, pétrifié, mit un moment à se ressaisir et à le féliciter chaleureusement. (*Aywa, ya Ménahem, énta gada'*) Oui, Ménahem, tu es un brave !

Madame Aboulafia, vieille personne quelque peu acariâtre, essayait de nous inculquer des bribes de langue anglaise, sans réussir toutefois à nous passionner. Les petites récitation qu'elle nous faisait apprendre *Twinkle, twinkle little star*, ou *Lullabay*, étaient d'une débilité confondante. Notre peu d'enthousiasme la désespérait et l'amenait à sévir avec un excès de sévérité. Elle infligeait aux élèves turbulents des coups de règles donnés sur la tranche et

appliqués au bas des dernières phalanges de nos poings fermés. C'était assez douloureux.

L'on croirait que tous les professeurs martyrisaient les élèves, mais c'était bien loin d'être le cas puisque les exemples cités étaient bien rares. Il faut rappeler qu'en ce temps les punitions corporelles étaient dans les mœurs, mais elles n'avaient rien à voir avec le système des écoles anglaises.

Je répète que nous respections et même aimions beaucoup nos maîtres qui faisaient preuve d'un dévouement touchant dans l'accomplissement de leur mission. Et c'est grâce à eux que les élèves de notre école avaient reçu un enseignement de qualité qui faisait la célébrité de l'établissement.

Les moyens financiers de Cattaoui étaient relativement modestes et de ce fait, les activités extra-scolaires étaient rares. Pour le sport, un équipement réduit à sa plus simple expression. Un portique avec quelques agrès (corde, corde à nœuds, perche, anneaux,...) et plus tard enfin 2 paniers de basket-ball. Les sous-sols de l'école abritaient l'Amicale des anciens élèves qui offrait pour la distraction de ses membres, une table de ping-pong. Certains élèves brillèrent dans ce sport, et l'un d'eux, Gharianni, célèbre pour sa prise de raquette *en porte plume*, à la chinoise, atteignit même la phase finale d'un championnat du Caire.

De temps en temps, mais rarement, une excursion aux barrages du Delta, venait varier l'ordinaire. Notre classe formait un groupe homogène dont une bonne partie était soudée par une amitié sincère. Ce groupe fut gravement perturbé quand 2 de ses membres, Alallouf et Zeitouni, partirent un matin en barque sur le Nil, pour se suicider par la noyade. La motivation du geste nous échappa totalement. Zeitouni fut repêché par un batelier mais Alallouf ne remonta pas. Nous fûmes sérieusement traumatisés par ce drame que nous étions incapables de réaliser complètement. Pendant longtemps, le souvenir de cette tragédie pesa sur nous et notre insouciance de jeunes garçons en fut durablement atteinte. Longtemps, toutes les fois que nous apercevions la silhouette de son grand frère, remontait en nous l'image de notre malheureux camarade, et une angoisse nous serrait la gorge.

Il faut que je vous parle de notre Directeur bien aimé, Monsieur Moline qui marqua l'école de sa personnalité. Il était partout, voyait tout, contrôlait et surveillait tout. Il suppléait les défaillances des professeurs absents, recevait volontiers les doléances, encourageait les « bons éléments », et tout cela avec son perpétuel sourire, une courtoisie et une amabilité jamais démenties. La classe, quoi ! Il avait cependant un péché mignon. Quand il avait à sévir contre un élève particulièrement turbulent, il lui saisissait le lobe de l'oreille et le pinçait avec force. Or il avait des ongles pointus et manucurés : c'était une punition était particulièrement douloureuse que nous appréhendions tous, Malgré cela, il créa en nous un attachement à sa personne qui persista de longues années après notre

passage à Cattaoui. Quand il revint en France occuper d'importantes fonctions au Ministère de l'Education Nationale, quelques anciens élèves se retrouvèrent autour de lui pour échanger de vieux souvenirs et se replonger dans l'atmosphère quasi familiale que nous avions vécue à ses côtés. Il nous reçut dans son intérieur de Sceaux en compagnie de sa femme, sa fille Dora, et de son fils. Plus tard, ayant perdu son épouse, il eut la chance d'être accueilli en familial chez son voisin et ancien élève David Joury, dont l'épouse Christelle qui n'avait rien d'une juive d'Egypte (elle était allemande), fut constamment à ses petits soins.

A la fin de mes études primaires j'eus le plaisir d'accéder enfin aux classes mixtes du secondaire. La présence tant rêvée de filles à nos côtés pendant les études faisait régner une atmosphère d'émulation parmi les garçons. Cela ne dura, pour moi, que quelques semaines. Mon père ayant appris que le Collège Français du Daher avait décidé d'enseigner le programme arabe, me conseilla de quitter Cattaoui pour m'y inscrire. « Tu comprends, Albert, nous vivons en Egypte et il est bon de bien posséder la langue du pays ». Ce fut un déchirement pour moi. Quitter une école où je me sentais chez moi, me séparer de mes chers camarades auxquels m'unissaient tant de souvenirs communs, tant d'événements joyeux ou tristes, m'exiler dans un établissement inconnu et peut-être redoutable pour un garçon timoré et craintif comme je l'étais en mon temps, quelle épreuve ! Timoré mais docile, je me rendais aux arguments de mon père, et partit vers l'inconnu la peur au ventre. Et cependant, j'ai fait au Collège Français une scolarité triomphale qui me donna la mesure de la qualité de l'enseignement de Cattaoui. Alors que précédemment, je luttais âprement pour me maintenir aux premières places avec mes plus sérieux concurrents, Pardo le fort en thème et Mizrahi l'albinos à la mémoire phénoménale (nous étions les 3 médaillés du Certificat) sans compter d'autres d'une valeur quasi équivalente, dans ma nouvelle école, je caracolais sans le moindre effort loin devant tous. Mes camarades me regardaient comme un extra terrestre, jongler avec les problèmes de physique et chimie, résoudre sans peine les équations d'algèbre et les problèmes de géométrie, rendre des rédactions qui faisaient se pâmer mes professeurs de français, etc... Le Directeur, Monsieur Bonnin, barbe et moustache « à la mousquetaire » bien que bourru et sévère, avait pour moi le plus bienveillant des sourires. Mais je regrettais toujours Cattaoui et mes camarades, auxquels, pendant plusieurs semaines, je rendais visite.

J'ai longtemps gardé le contact avec quelques uns d'entre eux, hélas, de moins en moins nombreux. Je vois régulièrement mon ami Zouza Lévy qui, heureusement se trouve à Paris. J'ai vu souvent tant en Israël qu'à Paris, mon cher Samy Shemtov avec lequel j'ai entretenu une correspondance suivie pendant des années. Ce contact vient de se briser avec sa douloureuse disparition à la suite d'une longue maladie. J'ai eu rarement des contacts avec Avram (Boumi) Cohen et Elie Salem. Les souvenirs communs qui nous

liens sont précieux et nous ne voudrions jamais qu'ils ne tombent dans l'oubli.

J'ai eu la chance en Décembre 2000 de me rendre en pèlerinage en Egypte avec mes chers enfants et petits enfants. Nous nous sommes rendus dans mon vieux quartier et j'ai revu avec émotion les lieux de mon enfance, les maisons où j'avais vécu. Passant devant le célèbre palais de Sakakini devenu un pitoyable ruine, j'ai longé la rue où, jadis, se trouvaient les écoles jumelles juives. Celle de Marie Suarès avait été remplacée par un bâtiment appartenant aux sœurs de Notre Dame de Sion. La vieille rivalité qui opposait les écoles juives et catholiques avait, en définitive tourné en faveur de ces dernières. Tout à côté, s'élevait un

immeuble gris et triste aux fenêtres rares, genre blockhaus. C'était ce qui remplaçait ma chère école. Le cœur serré, envahi d'une irrésistible mélancolie, j'ordonnais au taxi de partir bien vite pour m'en éloigner.

Chère école de mes jeunes années, que de moments heureux ai-je vécu en ton sein qui restent gravés dans le marbre de ma mémoire, et dont je garde, intact, le souvenir bien qu'ils datent de plus de 67 ans. Oublier c'est trahir. Tant que je vivrai, et que j'en aura la faculté, je ne te trahirai jamais, tu demeureras inscrite au plus profond de mon cœur.

Albert Oudiz

---

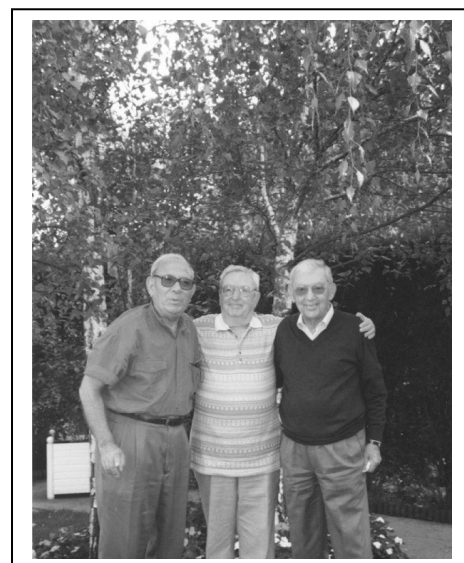
## ADIEU SAMY

Le 14 avril dernier s'éteignait en Israël, après une longue maladie, Samy Shemtov. Sioniste dès son enfance, il fut l'un des premiers, en Egypte, à émigrer en 1946 en Israël, avec des camarades du Caire et d'Alexandrie, déguisés en soldats britanniques. Il fut l'un des fondateurs du premier kibboutz « égyptien » Nahshonim où il vécut de nombreuses années. Il se vit ensuite confier d'importantes missions en Europe et en Afrique par l'Agence Juive. Il fut l'un des dirigeants qui organisèrent l'émigration clandestine de milliers de juifs du Maroc. Son engagement total pour Israël ne lui fit jamais renier son affection pour sa terre natale, l'Egypte. Il travailla activement à préserver et maintenir l'identité des juifs d'Egypte, en présidant pendant de longues années leur Association en Israël. Ami personnel de Jacques Hassoun, il collabora souvent à la revue Nahar Misraïm. Homme de qualité, discret et cultivé, d'un humour très fin et d'une fidélité totale à sa famille et à ses amis, il laisse un grand vide dans les rangs de plus en plus clairsemés de nos compatriotes. A sa femme Rita, compagne fidèle, et à ses enfants Guédéon et Yossi, nous adressons notre sincère sympathie et toutes nos condoléances.

Albert Oudiz



Une classe de l'Ecole Cattaoui



Trois amis de 70 ans :  
Isaac Lévy – Samy Shemtov – Albert Oudiz

## LES REPASSEURS

Son magasin comporte, au fond, un poêle vertical à charbon, sur lequel s'adaptent les innombrables fers à repasser. Ils sont plus petits que les fers électriques et leur socle est plein, en fonte.

Une table immense occupe le centre du magasin. Elle est couverte de plusieurs couches de tissu blanc sur un fond de molleton épais. Tout autour, se tiennent, debout, les repasseurs. Tous des hommes.

Ils repassent, à tour de bras : pantalons, chemises, rideaux, robes, jupes, draps, vestons, mouchoirs, etc ...

Dès que le fer qu'ils utilisent tiédit, ils le remettent sur le poêle et en prennent un autre, qu'ils approchent de leur joue, pour en éprouver l'intensité. S'il est trop chaud, ils en plongent le socle une seconde dans un seau plein d'eau et, aussitôt, une vapeur dense s'élève. Avant de commencer le repassage, ils passent le fer plusieurs fois sur un chiffon, après quoi ils le mettent sur le support qui se trouve devant chacun d'eux.

Ils prennent une pièce de vêtement, l'étendent bien à plat et la vaporisent d'eau. Pour ce faire, ils prennent dans leur bouche une gorgée qu'ils rejettent, en soufflant, en une bruine très fine ; à elle seule, cette opération est un spectacle fascinant.

C'est un travail pénible et harassant car la chaleur du foyer s'ajoute à la canicule ambiante. Aussi, pour être plus à l'aise, les ouvriers, dès leur arrivée tôt le matin, enlèvent leur immense culotte bouffante ainsi que tout sous-vêtement et ne gardent que leur légère galabeya à même la peau.

Un jour où je regardais les repasseurs travailler, j'ai été témoin d'une scène comique.

Le patron avait dû renvoyer, la veille, un jeune apprenti, peut-être pour sa paresse ou son inexpérience. Le père de celui-ci le ramenait, en priant le patron de l'excuser et de lui donner une nouvelle chance. A la suite de quoi, le patron, s'adressant au jeune apprenti, lui dit : «Ca va, ça va, enlève ta culotte ( !) et mets-toi au travail ( ! )»

Mais, dans les quartiers populaires, il y avait le repasseur à pied ! Le fer se composait d'un socle immense, plusieurs fois plus grand que le fer à main, terminé par un long bras recourbé vers le haut en col de cygne, le tout en une seule pièce.

L'ouvrier ôtait le fer de sur le poêle et y ajustait un bois spécialement taillé pour recouvrir l'endroit où il poserait le pied. Ensuite, dirigeant le fer, du bras et du pied, sur une plate-forme à même le sol, il repassait.

C'était encore plus pénible que le repassage à main car l'ouvrier, non seulement, se tenait debout mais, encore, cassé en deux.

J'admirais la dextérité (si l'on peut dire cela d'un pied) avec laquelle il fignolait le col d'une chemise ou le ruché de dentelle d'un chemisier.

Il y avait, enfin, le repasseur de tarbouches.

Le tarbouche égyptien est typique. Il est de forme cylindrique, légèrement tronconique et d'une hauteur moyenne de 20 centimètres environ, suivant la taille de celui qui le porte.

Du fez ou de la chéchia, il n'a en commun que le tissu de la calotte. Il est composé donc d'une calotte souple, en laine molletonnée de couleur rouge vif, terminée à son sommet par une petite queue creuse, dans laquelle on enfle le gland, lui-même composé de nombreux fils tressés, mercerisés, de couleur noire.

Il est, ensuite, doublé à l'intérieur, d'une paille rigide finement tressée, pour lui donner sa forme finale, ainsi que d'un ruban en peau très fine d'environ 4 centimètres de hauteur, comme celui qui garnit les chapeaux d'homme et qui sert à préserver la coiffure de la transpiration et, en même temps, à bien l'emboîter sur la tête.

Le repasseur de tarbouches démonte la coiffure entièrement. Après lavage de la calotte, il remonte le tout en remplaçant, si besoin était, le gland, le ruban ou la paille. Mais, auparavant, il l'aura repassé.

Pour ce faire, il a des formes creuses composées de deux parties, en cuivre jaune.

La première, sur laquelle il ajuste la calotte, est posée sur un réchaud allumé. Il asperge le tissu d'eau et il emboîte la deuxième forme qui comporte deux poignées en bois, l'une à droite et l'autre à gauche, qu'il empoigne et sur lesquelles il pèse de tout son poids. La vapeur sort par un petit trou pratiqué au sommet de la forme.

Lorsque le tarbouche est repassé et remonté, il est superbe. Le port de cette coiffure était d'ailleurs obligatoire par le protocole, durant les cérémonies officielles et même les fonctionnaires anglais le portaient.

Pour avoir une idée du port du tarbouche on pourrait regarder, dans un dictionnaire illustré, la photo du Roi Fouad ou celle du Roi Farouk.

Bien qu'euro péens, mon père et mes oncles avaient adopté le port du tarbouche. Ils avaient fière allure. Quant à mes frères et moi-même, nous avons porté, tour à tour, suivant l'époque et l'âge, qui le canotier, qui le casque colonial, qui le chapeau de feutre et, par la suite, nous allions tête nue.

J'ai appris que, depuis quelques années le tarbouche n'est plus porté en Egypte que par quelques anciens. Les nouvelles générations l'ont presque tous abandonné. Dommage pour le folklore et tant mieux pour leur commodité.

Albert Pardo

*Extrait du recueil de textes L'EGYPTE QUE J'AI CONNUE*



## Y AVAIT-T-IL UN LANGAGE JUDEO-ARABE EGYPTIEN ?

On peut lire dans le livre d'Anne Grynberg « Vers la Terre d'Israël » (Ed. Découverte, Gallimard, 1998) le passage suivant :

« 15 000 juifs d'Égypte arrivent en 1956 après la crise de Suez. C'est là encore une communauté en elle-même diversifiée : un groupe de longue implantation en Égypte parlant le judéo-arabe, un groupe d'origine séfarade dont le judéo-espagnol est resté la langue de communication et de culture, un groupe (aux effectifs plus limités) de juifs ashkénazes, notamment des Russes ayant fui les pogromes de la Russie tsariste, et enfin les Caraïtes ».

Ce texte rend très bien compte de la grande diversité de notre communauté. On pourrait aussi ajouter que la grande majorité des membres de ce « patchwork » communiquaient entre eux par une langue commune, qui était le français, langue apprise dans les écoles juives (religieuses ou laïques).

Et qu'en est-il du langage judéo-arabe chez les juifs arabophones (ou musta'rabins) ? Beaucoup diront qu'au 20<sup>ème</sup> siècle ces juifs parlaient tout simplement l'arabe, d'autres diront le contraire ou nuanceraient leur réponse.

Pour ma part –surtout pour amorcer une discussion sur ce sujet passionnant qui nous concerne- j'apporterai des petits éléments tirés de ma mémoire familiale, tempérés par le fait que nous étions plutôt francophones et que notre présence en Égypte ne datait que de 1899, mes grands parents étant originaires d'Alep en Syrie (comme, du reste, un certain nombre de juifs d'Égypte).

J'entends donc parler le français à la maison, mais un français auquel se mélangeaient facilement des mots d'arabe, notamment les mots affectifs et les qualificatifs. M'étant souvenu d'une grande partie de ces mots, je me suis aperçu qu'en réalité un tiers d'entre eux était d'origine hébraïque. Revoyons-les ensemble. Certains vous seront aussi familiers qu'à moi, sans doute.

- D'un individu portant une longue barbe, mon père disait « qu'il avait une barbe de chaliah ». En hébreu le « chaliah » est un rabbin venu de Palestine pour récolter des fonds de bienfaisance, la « halouka ».
- Un personne sèche, désagréable ou hostile était qualifiée de « sorère » (ou « sorerah »). En hébreu, « tsorère » est un ennemi, un adversaire.
- Un original « un peu dérangé », était « choteh ». en hébreu , un fou.
- D'une femme digne de respect, mon père pouvait dire « hachoubah méod ». En hébreu, estimée, respectée.
- Un salaud était surnommé « mamzer » (en hébreu : bâtard). L'usage est le même en judéo-espagnol et sans doute en yiddish.
- Quelqu'un de lourd et d'antipathique était appelé « cho-èl », de l'hébreu « chokel », qui pèse. A rapprocher de l'arabe « sakil », lourd.
- Une chipie, ou une femme méchante était appelée « zérechta » ou mieux « zérechta ad méod » . Ce personnage de « zérech » est bien la personnification de la méchante, puisqu'il s'agit de la femme de Haman qui conseilla à son époux de persécuter les juifs (Méguila d'Esther).
- Pour dire : il y a un risque, mon père disait facilement « fi sakkanah ». Si « fi » est bien de l'arabe, « sakkanah » est de l'hébreu (risque, danger).
- Et que dirions-nous d'un imbécile, d'un âne bâté ? on l'appelait « hamor betsorate adam », en hébreu : un âne à forme humaine.
- Celui qui veut toujours avoir le dernier mot, se mêler de tout, était qualifié de « habakuk wa moukhaless el hou'ouk ». « Habakuk », celui qui clôture les lois ; le tout est de l'arabe, mais « habakuk » est un des derniers prophètes de la Torah.
- De quelqu'un profondément triste, à la physionomie affligée, ma mère disait qu'il (ou elle) faisait une tête de « eikha ». Il s'agit, en effet, du premier mot du livre des *Lamentations* qui pleure la destruction de Jérusalem, le 9 du mois d'Ab. On disait d'ailleurs aussi « faire une tête de Tich'a vé Ab ».
- La médisance se disait souvent « lachone ha-raa », littéralement en hébreu : la mauvaise langue.
- L'envie, avec toutes ses conséquences funestes pour les nombreux superstitieux de l'époque, se disait « ein ha-raa », littéralement de l'hébreu : le mauvais œil.
- J'ajouterai un mot intéressant que m'a indiqué notre ami, Elie Cohen, l'argent (le fric), se disait souvent « ma'ot », l'argent en hébreu.

Et ici se posent toute une série de questions pour lesquelles je vous serai infiniment reconnaissant de m'aider à répondre :

- 1) Puisque tous ces mots sont cités par un juif d’Egypte, mais d’origine syrienne, seront-ils reconnus, pour la plupart, par des amis compatriotes et coreligionnaires de vieille souche égyptienne ?
- 2) La présence de ces mots, s’ils étaient reconnus dans l’arabe des juifs d’Egypte avec bien d’autres mots hébraïques, suffirait-elle pour faire de leur langage une « judéo langue », au même titre que les dialectes yiddish, judéo-espagnol ou judéo-arabe du Maroc par exemple ?
- 3) Toujours sur le même sujet, y avait-il peut-être un « judéo-arabe » égyptien plus spécifique, pratiqué par exemple, dans le vieux ghetto juif du Caire (Haret el Yahoud) ou chez les Caraïtes ? Qu’en pensez-vous ?
- 4) Et enfin, dernière et très importante question : combien d’autres mots et expressions d’origine hébraïque, infiltrés dans notre arabe égyptien, pourriez-vous ajouter à ma liste ?

Je pense que le sujet est d’autant plus intéressant que nous sommes les derniers à pouvoir y apporter –ensemble- une réponse. Peut-être aurons-nous des informations et points de vue d’amis des Etats-Unis, du Canada, d’Israël, de France bien entendu, ou d’ailleurs ?

Vous pouvez me contacter au E-mail suivant : [jochalom@noos.fr](mailto:jochalom@noos.fr) et vous serez les bienvenus, réponses et publications assurées.

Mes sincères remerciements au Professeur Tedghi de l’INALCO, qui, après avoir relu ce texte, m’a apporté des compléments d’informations ou corrections utiles, et qui « nous » conseille de poursuivre un travail d’équipe sur ce sujet.

Joe Chalom

### **Dernière minute**

Une première réunion de travail, animée par le Professeur Tedghi aura lieu le jeudi 4 juillet à 14 h 30 à l’INALCO, 2 rue de Lille 75007 PARIS – métro : Saint-Germain-des-Prés ou Rue du Bac. S’adresser à l’accueil.

Vous pouvez aussi téléphoner à J. Chalom au 01 43 41 80 57.



Calligraphie croisée arabe et hébraïque extraite de  
« VARIATIONS SUR LE CHANT DES CHANTS »

de Henri Renoux

Editions Alternatives - 2000

« *Son bras gauche est dessous ma tête* »

## **LA FETE DE CHAVOUOT**

Cette fête est observée les 6 et 7 du mois de Sivan du calendrier hébraïque, soit les 17 et 18 mai pour l'année 2002. C'est la fête des moissons, car elle était l'occasion d'une présentation des premiers fruits au Temple. Elle commémore le don de la Torah au peuple d'Israël.

Durant cette fête, l'habitude est de consommer des laitages et des gâteaux recouverts de crème blanche au lait et au miel.

Cette fête arrive 7 semaines après le deuxième jour de Pessah. On lit ces jours là la « Méguila de Ruth ». Ruth la Moabite est à l'origine de la dynastie du roi David. Devenue veuve, Ruth n'abandonne pas sa belle-mère, Naomie, qui, elle aussi, avait perdu son mari. Ruth est allée glaner dans les champs de blé après la moisson afin de pouvoir survivre elle et sa belle-mère. Boaz, un propriétaire âgé, respectueux de la loi hébraïque qui dit qu'il faut laisser les coins des champs pour les glaneurs, se montre généreux envers Ruth. Boaz, qui a estimé la vertu et la générosité de cette femme, l'épouse. Ils eurent comme descendance Obed, le grand-père du roi David.

On raconte que dans le quartier juif du Caire, la fête de Chavouot était l'occasion, pour les mères au foyer qui voulaient divorcer, de déclarer : « mon mari ne m'a pas apporté une oie pour Chavouot ». Cela pouvait constituer une raison de divorce. !! Or une fois, quelques jours avant la fête, le quartier juif a été réveillé par les bruits d'un orchestre oriental avec tambourins, violons (oud), guitares (kamanga), accompagné de danseurs. En tête du cortège, un mari amoureux tenait au bout d'une ficelle une belle oie blanche et dodue. Il disait à toutes les personnes attroupées ou perchées aux fenêtres : « Regardez, j'ai apporté une oie à ma femme, elle ne peut pas divorcer ».

Mais pourquoi offrir une oie à sa femme pour Chavouot ? Qui pourrait donner l'explication de cette coutume ?

Renée H.J.

---

## **Recette de LA KONAFKA**

### **Ingrédients :**

Un demi kilo de « konafa » (cheveux d'ange, vendus dans des pâtisseries spécialisées)  
200 gr. de margarine fondue ou 150 gr d'huile  
2 cuillérées de fleur d'oranger

### **Garniture :**

250 gr. de noix pilés et de noisettes grillées et concassées  
250 gr. de pistaches épluchées et concassées  
ou variante : dattes « aagoua » et noix + cannelle  
vanille + fleur d'oranger  
un demi verre de sucre

### **Pour le sirop :**

2 verres de sucre  
¾ verre d'eau  
un jus de citron

### **Préparation :**

Effeuillez les cheveux d'ange et faire de longs rubans,  
Mettre la farce à l'intérieur,  
Asperger de la matière grasse, de la vanille et de la fleur d'oranger,  
Rouler en rond. Faire une boucle enroulée.  
Continuer jusqu'à remplir un plateau rond beurré,  
Verser le restant de margarine ou d'huile.  
Mettre au four chaud 5 minutes puis 10 à 15 minutes au four tiède.  
Bien surveiller, arrêter dès que c'est doré.  
A la sortie du four, laisser refroidir et verser dessus un sirop léger au sucre, chaud sur la konafa froide.  
Pour le sirop, mettre le sucre dans l'eau et chauffer. Une fois bien fondu et en ébullition, rajouter le jus de citron.

Renée H.J.

## *Associations et Publications amies*

*Les associations sont priées d'adresser le courrier, les bulletins et publications à notre responsable chargé des relations avec les autres associations :*

*Albert OUDIZ – 74 rue Ampère – 75017 PARIS - France*

### **GOSHEN – Bulletin de l'association des juifs d'Egypte de Haïfa.**

Beit Yotseïm Misraïm – B.P. 589 – 31004 HAIFA – Israël

Nous avons lu le n° 18 de ce bulletin avec plaisir, intérêt et émotion. Trilingue (bel exploit de rédaction et de linotypie) il comporte plus de 44 feuillets : en gros, les langues française et hébraïque se partagent ce numéro avec quelques feuillets en arabe. L'article narrant le lancement de la station balnéaire de Héliouan est passionnant. Songez que cette célèbre station climatique et thermale de la banlieue du Caire a été desservie par rail vers la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, grâce à une société dont les capitaux, la direction, le personnel administratif, les mécaniciens et les conducteurs de trains étaient tous juifs !! D'autres articles émaillent ce numéro qui contient aussi de nombreuses photos en couleurs !! Une note présentant notre association ainsi que la copie d'un courrier de Joe Chalom les félicitant, témoignent des bonnes relations entre nos deux associations.

Merci et longue vie à GOSHEN qui œuvre si bien pour la pérennité du souvenir de notre vie passée dans une Egypte qui n'existe plus.

---

### **CENTRE DE RECHERCHE DU PATRIMOINE JUIF EGYPTIEN**

Ce centre, situé à Tel-Aviv offre trois bourses d'études pour des chercheurs de langue hébraïque, anglaise ou française.

Les projets d'étude devront être présentés pour examen au Comité Scientifique du Centre. Les bourses seront de 500 US\$ pour les titulaires d'un diplôme B.A, de 1000 US\$ pour les titulaires d'un diplôme M.A., et de 2000 US\$ pour un diplôme Ph. D.

Les projets sont à adresser au Professeur A. SCHLOSSBERG, CENTER for JEWISH EGYPTIAN HERITAGE, POB 65141, Tel-Aviv 61651 ISRAEL.

---

### **INTERNATIONAL ASSOCIATION of JEWS from EGYPT**

Editor : Victor Sanua – IAJE, 2416 Quentin Road, Brooklyn, NY 11229

Nous venons de recevoir le numéro 5 du bulletin de cette association, dirigée par notre ami Victor Sanua.

Nous y avons relevé de nombreuses anciennes photos de groupes de Juifs d'Egypte, et avons remarqué celle du mariage de Moïse Sanua, oncle de Victor, qui fut, de 1926 à 1944, le secrétaire privé du grand rabbin le célèbre Rabbi Haïm Nahoum Effendi. Une courte biographie de ce grand homme est incluse dans ce numéro.

Ce bulletin très riche comprend des articles très divers : un article sur l'adaptation des Juifs d'Egypte au Brésil, un autre sur les cinémas du Caire, un article sur les Juifs d'Egypte en Australie... De nombreuses lettres de lecteurs y sont aussi reproduites. Un avis nous informe du décès de Elie Amiel, capitaine de l'équipe de basket-ball de la Maccabi d'Alexandrie. Une rubrique cite les derniers ouvrages parus qui peuvent nous concerner.

Albert Oudiz y a fait paraître un article sur son ami Samy Shemtov, ancien président des Juifs d'Egypte en Israël, décédé récemment.

## Notes de lecture

### **LE PASSE D'UNE DISCORDE, Juifs et Arabes du VII<sup>e</sup> siècle à nos jours.**

Par Michel Abitbol – Editions Perrin, 1999 – 512 pages – 25,15 €

Michel Abitbol est africaniste et orientaliste de renommée mondiale. Il est professeur à l'Université Hébraïque de Jérusalem et a publié de nombreuses études sur les relations judéo-arabes

Cet ouvrage devrait plaire à la plupart des grands passionnés d'histoire. Débutant à la naissance de l'Islam, il s'arrête en 1967, l'année cruciale de la « guerre des 6 jours ». Il survole donc treize siècles dans divers pays du Moyen-Orient et du Maghreb (l'Égypte occupe une bonne place). On est saisi par l'extrême richesse du contenu qui est quasiment encyclopédique.

En plus, du côté « livre de référence » c'est, nous dit l'auteur dans sa préface, « une tentative d'explication globale du drame historique qui, en moins d'un demi siècle, a mis fin à deux millénaires de vie juive dans les pays arabes. Un drame d'autant plus impressionnant qu'il s'est déroulé sans trop d'éclats et le plus « naturellement » du monde ... ».

Tentative d'explication, certes, mais très sobre, sans que l'auteur ne rajoute à ce drame ses propres éclats et invectives.

Joe Chalom

---

*Nous avons lu dans le bulletin n°1 du Centre de Recherche du Patrimoine Juif Egyptien (en hébreu):*

### **ET CEPENDANT, LA PAIX**

Par d'Ephraïm Douek, édité chez Frank Cass à Londres – 2001-

« Ephraïm Douek est né en Égypte et connaît parfaitement la langue et la culture égyptiennes. Il fut le premier ambassadeur d'Israël en Égypte. Malgré les progrès qu'il permit de réaliser sur divers plans, une normalisation véritable des relations n'a pas été atteinte. L'auteur considère toutefois que l'accord de paix a été d'une importance capitale pour Israël, et il demeure plutôt optimiste pour le futur. »

## Notes de voyage

*Cédric Damoiseau Harari, né en France et de mère juive du Caire, nous a adressé ses*

### **IMPRESSIONS D'UN PREMIER VOYAGE EN EGYPTTE**

J'ai effectué mon premier voyage en Égypte en août 2001, suite à une envie de mieux connaître ce pays que ma mère a quitté en 1957, dix-neuf ans avant ma naissance.

J'ai donc rencontré la communauté juive au Caire et à Alexandrie. Quelques personnes actives maintiennent une vie juive, malgré le faible effectif de ces communautés. Les principales synagogues sont visitables et gardées par la police égyptienne, mais les offices religieux ne sont organisés que pour les grandes fêtes.

J'ai aussi bavardé avec des Égyptiens jeunes et moins jeunes rencontrés dans la rue. A part quelques-uns qui essayent de trop profiter des touristes, ils se sont montrés très sympathiques et désireux de rendre service. C'est ainsi qu'un Égyptien que j'ai rencontré par hasard dans une rue du Caire m'a aidé à retrouver l'immeuble où a vécu ma mère et j'ai pu y visiter un appartement qui est maintenant occupé par des bureaux. En revanche, malgré de nombreuses bonnes volontés, personne n'a su m'emmener au cimetière de Cattaoui Pacha au Caire.

Je suis très content d'avoir effectué ce voyage, qui m'a enrichi par des visites et des rencontres qui m'ont paru à la fois dépaysantes et familières mêlant le présent et le passé.

Cédric Damoiseau-Harari

## *Informations générales*

### **Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme.**

Hôtel Saint Aignan – 71 rue du Temple 75003 Paris

Signalons la présence de deux expositions :

*Marc Chagall, Hadassah, de l'esquisse au vitrail.* - Jusqu'au 15 septembre 2002.

Le musée présente les soixante-deux dessins préparatoires et maquettes, ainsi que les quatre vitraux d'essai, qui ont prélué à la réalisation des douze vitraux de la synagogue de l'hôpital Hadassah de Jérusalem. Cette œuvre spectaculaire a été inaugurée le 6 février 1962.

*Juifs d'Iran, le cœur perse. Photographies de Pierre Abensur (photos prises en 1999 et en mars 2002 en cours d'un séjour)* Du 5 juin au 15 septembre 2002.

Fiers de leurs origines, les Juifs d'Iran revendiquent leur enracinement dans la terre perse, comme en témoigne chacun des groupes rencontrés. Cependant pour des raisons économiques, les candidats au départ sont de plus en plus nombreux, et doivent le faire dans une semi-clandestinité.

---

### **COMPTE RENDU DE L'ASSEMBLEE GENERALE DU 9 JUIN 2002.**

Après le mot de bienvenue de Joe Chalom, André Cohen présente le rapport moral et le bilan des activités depuis un an. Il évoque notamment les conférences : celle d'Alec Nacamuli, le 28 octobre 2001, en collaboration avec l'AJOE ; l'interview, en collaboration avec le CBL, de Paula Jacques par Simone Douek, le 11 avril 2002, à propos de son dernier livre « *Gilda Stambouli souffre et se plaint ...* ». Il parle des rencontres mensuelles au café du Centre Communautaire de Paris ; il informe des grands progrès de l'association dans la recherche de salles et de lieux de réunion, et remercie Isaac Lévy, pour sa collaboration à l'obtention d'une salle à la Mairie du 11<sup>ème</sup>.

André adresse de vifs remerciements à Victor Attas pour les montages de films vidéo : le premier à partir d'un film réalisé par Sylvie Cohen au cours d'un voyage en Egypte et le second sur la conférence d'Alec Nacamuli.

Enfin il présente, comme une action essentielle de l'association, les soins et les progrès apportés au Bulletin de Liaison trimestriel *NAHAR MISRAIM*.

En exposant le rapport financier, Emile Gabbay nous informe d'un solde positif de 3100 euros, ce qu'on peut considérer comme satisfaisant.

Une fois le quitus donné par l'assemblée pour le rapport moral et le rapport financier, nous passons au renouvellement des membres du Conseil d'Administration de l'association : les anciens membres, ainsi que Renée Hakoun présentent leur candidature. Tous les candidats sont élus à l'unanimité.

Et les projets d'avenir ? Présentés par Albert Oudiz, ces projets sont nombreux :

- continuer le développement des relations avec les autres associations de Juifs d'Egypte à travers le monde,
- colloque sur « Le français en Egypte », relevant l'importance de la langue française dans ce pays, en collaboration avec l'association AAHA. Ce colloque devrait se dérouler sous le patronage des instances ministérielles de la Francophonie, et ferait appel à des personnalités tels ambassadeurs, écrivains, journalistes, ...
- publications d'ouvrages écrits par des Juifs d'Egypte,
- expositions d'objets divers témoins de notre histoire, ou d'œuvres réalisées par des membres de notre association ou de leur amis,
- un atelier de judéo-arabe égyptien (voir l'article de Joe Chalom pages 9 et 10).

David (Dario) Yohana donne quelques indications sur la diffusion du bulletin (le tirage est de 300 exemplaires). Dans l'optique du développement du bulletin, les membres sont invités, de plus en plus, à participer et à soumettre des idées. D'emblée quelques idées intéressantes sont soumises : celle d'avoir une rubrique régulière sur l'histoire des Juifs d'Egypte, et celle d'annoncer le sommaire sur le site internet.

Pour conclure, Robert Hakim, président d'honneur, soulève le problème de la sauvegarde du patrimoine immobilier et des archives qui se trouvent en Egypte. Il souhaite une mobilisation de la Communauté juive de France, et de l'UNESCO.